

d'accord pour reconnaître que le seul remède, le seul contrepoids à cet entraînement vers le mal est dans l'instruction morale et religieuse, c'est à dire dans le christianisme ; car tout le monde répète aussi, d'après Portalis, qu'une morale sans dogme est comme une justice sans tribunaux. Il n'est pas de père digne de ce nom qui, jetant les yeux sur ses enfants, ne se sente effrayé de leur avenir, de les voir grandir au sein de ces provocations, de ces séductions au mal plus ardentes que jamais dans notre société actuelle, qui ne désire leur donner ces convictions religieuses capables de leur servir à la fois d'abri et de rempart. Il ne s'agit pas de faire une nation de dévots ou de saints, d'anéantir les faiblesses inhérentes à notre nature déchue ; il ne s'agit pas de l'impossible, mais il s'agit de déposer dans les jeunes âmes certaines semences que les passions pourront bien étouffer pendant un temps, mais qui ne soient pas oubliées complètement par un scepticisme précoce. A cette œuvre-là la science la plus rassurante ne suffira jamais. Les peuples comme les individus peuvent être très savants au sein de la plus grande corruption et du plus profond abaissement. (Marque d'approbation.)

La religion seule, vous le savez, peut redonner au cœur humain ces deux principes essentiels à toute société qui disparaissent graduellement parmi nous, la discipline et l'abnégation. Ce remède souverain et unique de l'éducation religieuse, vous pouvez l'appliquer aux dangereuses maladies de l'état social, sans aucune contrainte, sans aucun détour, sans blesser, aucun préjugé, aucune défiance, en laissant à ceux qui ont peur de la religion tous les moyens d'en préserver leurs enfants, si bon leur semble. Vous pouvez tout cela, en restant simplement fidèles à la lettre et à l'esprit de la Charte en l'observant littéralement et conscientement. Et vous ne le voulez pas ! Pourquoi ? parce que vous avez plus peur du remède que du mal ; parce que vous avez peur de l'Eglise ; parce que la salutaire indépendance de la foi et de la pensée catholiques répugne à votre orgueil philosophique. Or, il y a deux choses également démontrées par l'histoire de dix-huit siècles : la première, c'est que l'Eglise n'a jamais refusé son concours efficace, loyal et sincère, au pouvoir ; la seconde, c'est que l'Eglise n'a jamais sacrifié à aucun pouvoir, quelle que fût son origine ou sa nature, cette indépendance souveraine de son enseignement qui constitue son caractère universel et sa sécurité éternelle. Vous voulez bien de son concours, mais vous ne voulez pas de son indépendance. (Nouvement.) Or, l'un sans l'autre ne se peut ; et cela étant, au lieu d'opposer la liberté du bien à la liberté du mal, vous vous consolez de ne pouvoir réprimer le mal en enchaînant le bien.

Et vous croyez vraiment que vous enchaînerez le bon et le mauvais génie de la France, que le conseil de l'Université saura toujours tenir entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, la balance d'une impartiale indifférence. Vain espoir ! l'esprit d'impérat et de révolte, qui vous menaçait l'autre jour en plein Collège de France de chasser dix dynasties si on le contrariait, se ligua volontiers à vous pour écarter l'Eglise ; mais quand il verra sa victoire complète contre nous, il se retournera contre vous, et vous verrez avec quel succès.

En résumé, nous voulons la liberté, et vous nous donnez l'arbitraire ; nous voulons arriver par la liberté à la religion, et vous nous conduisez par l'arbitraire au scepticisme. Votre loi est une loi de réaction contre les progrès religieux de la France ; une loi de suspects contre le clergé ; une loi infidèle à tout ce qu'il y a eu de généreux dans les instincts de 1789 et dans les promesses de 1830. Je le repousse de la triple énergie de ma conscience, de ma foi et de mon patriotisme. (Marques nombreuses d'assentiment.)

B U L L E T I N.

Arrivée des Religieuses du Bon-Pasteur.—Réclamations contre la procession.

La nouvelle capitale du Canada que nous pourrons bien vite nommer encore, comme Lyon, la ville des bonnes-œuvres, vient de recevoir une petite communauté bien précieuse. Ce sont des Religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur qui sont enfin arrivées, vendredi dernier, après une traversée des plus longues et des plus orageuses. Elles sont au nombre de quatre, deux Françaises et deux Anglaises. Elles se sont embarquées au Havre le 17 d'avril sur l'*Océana*, et ne sont arrivées à New-York que le 29 de mai, après 43 jours de navigation. Elles sont néanmoins en assez bonne santé et toutes désireuses d'ouvrir leur nouvel établissement. Leur monastère, auquel on met en ce moment la dernière main, est dans une des plus belles situations du faubourg Québec. Cette nouvelle Maison, comme celle de la Providence, est encore l'effet de la charité des fidèles de cette ville, sous les heureux auspices de M. Arraud, prêtre du séminaire de St.-Sulpice. Le principal but de cet établissement est de retirer du vice tant d'insolentes que l'avengement, la passion, et quelquefois l'occasion et la misère entraînent dans ces honteux dérèglements que la simple pudeur défend même de nommer. Ce sont des refuges pour celles surtout qu'un sincère repentir fait entrer en elles-mêmes et qui se trouvent ordinairement sans moyen de sortir du vice. On doit maintenant sentir le mérite d'un semblable établissement. On peut juger par là encore du degré de zèle et de charité qui doit unir les religieuses de semblables communautés. Elles ne portent pourtant pas à leurs peines et leurs

soins et s'il est de leur devoir de travailler surtout à arracher du désordre ses malheureuses victimes, elles ne refusent pas non plus leur assistance à celles qui recourent à elles pour se mettre à l'abri du danger de la séduction. C'est pourquoi, outre le refuge, cette maison aura encore une classe de préservation pour les filles qui n'ont aucune retraite, qui se trouvent quelquefois obligées de traîner les rues, si elles ne peuvent trouver de l'emploi immédiatement. On comprend à quel danger ces pauvres personnes se trouvent alors exposées, surtout celles qui viennent des campagnes. C'est donc un devoir pour la campagne comme pour la ville de favoriser de tout leur pouvoir un établissement si avantageux et si nécessaire.

Cet ordre précieux prit naissance, il y a environ deux cents ans, et doit son origine au fondateur des *Eudistes*, le Père Eudes qui en jeta les fondements vers l'an 1614. Cette congrégation s'accrut et se soutint avec assez de succès, sans faire néanmoins des progrès extraordinaires jusqu'en 1835, époque où elle fut reconnue et approuvée par N. S. P. le Pape Grégoire XVI, qui en fit un ordre religieux. Il ne comptait alors encore qu'une seule maison ; mais, depuis son approbation, il a pris un tel accroissement qu'il en compte maintenant trente-deux, deux noviciats et bientôt trois, (car il y en aura un à Montréal,) l'un à Munich et l'autre à Angers où est la maison-mère, et où il se trouve actuellement 300 religieuses. Elles sont cloîtrées et leur règle est en grande partie de St.-François et de St.-Augustin. Outre les vœux ordinaires de religion, c'est-à-dire de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, elles en font encore un quatrième, celui de travailler à la conversion des malheureuses abandonnées à la débauche. Leur vêtement est de stola blanche. Elles n'ont de noir qu'un voile sur la tête. Pardessus leur robe qui paraît très ample, elles portent un scapulaire de même étoffe, d'un pied à peu près de largeur et qui tombe presque jusqu'à terre devant et derrière. Outre leur chapelet, pendu à un cordon de laine bleue, qui leur sert de ceinture, elles ont, en guise de croix pectorale, un cœur en argent, l'une assez grande dimension pour renfermer des reliques.

Elles ont porté leur costume pendant toute la traversée et sans être molestées le moins du monde. Tout au contraire, le capitaine en homme bien élevé, sans être catholique les a traitées avec toute la politesse et les égards désirés. Elles ne laissaient pas néanmoins, comme on peut bien s'en douter, d'être un sujet de curiosité pour l'équipage du vaisseau qui n'était guère plus accoutumé à ce costume que ces bonnes religieuses ne l'étaient à voir la manœuvre des matelots. Cet uniforme religieux d'un genre tout nouveau pour ces sortes de personnes fut naturellement parfois un peu fantastique, et nos timides religieuses s'amusaient beaucoup de voir que des gens qui se qualifiaient, comme bien d'autres, du titre d'esprits forts, étaient néanmoins assez lâches et superstitieux pour prendre ombrage d'un habillement inusité, et lui attribuer quelque influence magique. Toutefois nos voyageuses se croyaient encore plus sûres parmi ces matelots, qu'au milieu des *Nativs* de la République modèle. Car, à leur arrivée à New-York, elles furent forcées de laisser leur habit ordinaire pour ne pas être insultées et n'osèrent le reprendre qu'en Canada, en arrivant à St. Jean. Telle est l'étendue de la sécurité et de la liberté dont on jouit parmi nos voisins, que de faibles femmes se croient plus en sécurité parmi des matelots, que parmi des citoyens, et qu'il n'est pas libre à chacun de porter le vêtement qui lui convient, sans s'exposer à être molesté. Ce serait sans doute autre chose s'il était indécent ! Qu'on vante encore les lumières et la tolérance de notre siècle !

Au commencement de la semaine dernière le brigitt se répandit, un beau matin, que plusieurs Révérends, comme il s'en fabrique et s'en imprévise tous les jours, depuis quelques années, faisaient circuler une espèce d'adresse ou pétition ou remontrance, (c'est tout ce que vous voudrez), qu'ils se proposaient de présenter à Mgr. de Montréal et aux MM. du Séminaire de St. Sulpice pour leur faire abolir la procession du St. Sacrement. Sur ces entrefaites la pièce parut sur le *Montreal Gazette*, mais sans signature, quoiqu'on l'annonçât comme signée par dix Révérends et quelques-uns de leurs adeptes. Si c'était pour sonder l'opinion publique, les révérends ne furent pas longtemps sans savoir à quoi s'en tenir. Nous ne pouvons rien faire de mieux, en cette circonstance, que de rapporter la censure que cette démarche leur attira de la part de tous les journaux de cette ville, qui en ont parlé. *L'Urgence* qui parut la première et la *Mincré* ensuite ne n'ancrèrent pas de les qualifier comme ils le méritaient.